



LES DIEUX SUR LE PAVÉ

I

Il y a quelques années je quittais Chypre, où les Anglais n'étaient pas encore venus, pour Corfou, d'où ils n'étaient pas encore partis, et j'eus l'occasion de m'assurer que ces insulaires n'avaient pas été créés pour le bonheur des îles de la Méditerranée ; car Corfou ne les a pas regrettés, et Chypre ne les regretterait pas davantage. Corfou est un charmant nid de verdure, ou plutôt une forêt d'oliviers, au milieu de l'Adriatique, mais bien moins belle que le nord de Chypre, car la domination vénitienne n'y a laissé que des vestiges assez misérables, tandis que rien n'égale la grâce et l'élégance des ruines françaises de Bellapaïs et de Famagouste. Nous avons toujours été une nation d'architectes et de sculpteurs, tandis que les Italiens n'ont jamais été que des peintres. Nos églises doivent être vues par le dehors, et les leurs par le dedans. Depuis qu'il n'y a plus d'Anglais à Corfou, je ne sais pas ce qu'il peut y avoir à regarder, car son église de Saint-Spiridion appartient au genre le plus ennuyeux : celui que les Vénitiens ont importé partout et qu'on nomme le « style jésuite ».

Dans ce temps-là, les habits rouges faisaient fort bon effet sur les gradins de ses rues escarpées ; leurs escouades montaient et descendaient à un pas lourd et cadencé, tout à fait automatique. Ces hommes manœuvraient avec la précision d'une mécanique ; mais ils me stupéfiaient par l'atonie de leurs visages généralement glabres, et aucun n'avait l'air d'y voir devant soi. Un Grec, qui me pilotait, me révéla le secret

de ce singulier phénomène. Les spiritueux étaient à très bon marché à Corfou, de sorte que la garnison gardait tout juste ce qu'il lui fallait de raison pour comprendre et exécuter les commandements militaires.

Dans cet état bienheureux que nous nommons « entre deux vins », mais qui pour l'Anglais est « entre deux alcools », le soldat d'Albion est un héros capable de toute espèce de prodiges, excepté les prodiges d'intelligence ; mais, franchement, il ne fait pas plaisir à voir. J'allai rendre une visite au consul de France, qui se trouvait être mon homonyme, et je rencontrai chez lui une douzaine d'officiers anglais en uniforme, car ils revenaient de la parade. Je ne crois pas qu'il existe d'autre armée où le soldat et l'officier contrastent d'une façon plus violente. Le soldat turc a très souvent l'air plus distingué que son officier ; mais dans les armées allemandes, autrichiennes et surtout anglaises, l'officier semble être d'une autre race que ses soldats, et l'est en effet. J'ai vu rarement une douzaine de jeunes gens ayant plus fière mine que les officiers en visite chez le consul de France, et ils parlaient si correctement le français, que sans leurs habits rouges on ne les aurait jamais pris pour des étrangers. Quelle différence avec les officiers russes que j'avais vus quelques jours auparavant à bord d'une frégate-école ! Ils étaient là trois cents, parmi lesquels une dizaine parlaient notre langue. On pouvait, du reste, les deviner à leur type ; les autres ressemblaient, en tout et pour tout, à de véritables Kalmouks. Partout où j'ai rencontré des Anglais, j'ai pu observer que leur nation se compose de deux couches superposées, mais non fondues : le Saxon qui obéit et le Français qui commande. Je crois même qu'il n'y a plus qu'en Angleterre qu'on puisse retrouver le type de ces fiers et élégants gentilshommes français du moyen âge, qui préludèrent aux croisades par la conquête de l'Angleterre. Chez nous, Crécy, Poitiers, Azincourt et la hache révolutionnaire n'en ont guère laissé, et l'on ne s'en aperçoit que trop : nous n'avons plus de classes dirigeantes. Or, que deviendrait l'Angleterre, si elle venait à perdre les siennes ?

Je quittai Corfou avec la duchesse de R..., belle-sœur du

gouverneur. Elle appartenait précisément à une de ces familles françaises, fort rares aujourd'hui, dans lesquelles les fiefs distribués primitivement par Guillaume le Conquérant se sont transmis sans interruption, de lance en lance. C'était une grande et forte femme de trente-cinq ans, ayant à la fois l'air un peu hommasse et souverainement noble. La mer était exécrable, une vraie mer Adriatique. Elle arpentait courageusement le pont, pendant que sa femme de chambre poussait des cris affreux à chaque coup de tangage et restait affaissée sur une banquette, en proie au mal de mer. En Angleterre, ce sont toujours les grands qui donnent l'exemple de la vigueur physique et morale. Là gît le secret de leur prestige et de leur influence sur les couches inférieures.

Lorsque la cloche sonna l'heure du dîner, j'eus l'occasion de faire une autre remarque non moins curieuse. Nous étions à bord d'un navire du Lloyd autrichien; la duchesse prit place à côté du commandant, qui présidait la table des premières. En face d'elle se trouvaient trois Anglais : un consul marchand, négociant intelligent, mais d'éducation vulgaire, et deux officiers irlandais qui n'avaient certainement pas inventé la poudre. J'étais séparé de « Sa Grâce » par trois passagers italiens, dont je n'ai pas gardé d'autre souvenir. Aucun de ces six passagers ne parlait le français; tous s'exprimaient facilement en italien, qui était la langue du commandant, et la duchesse le parlait supérieurement bien. Rien ne me recommandait à son attention qu'un costume ture très délabré et mon accent gaulois perçant aisément à travers l'idiome toscan. Mais, après s'être assurée — au bout de dix minutes de conversation — qu'il ne se trouvait personne parmi ses voisins de table qui eût l'éducation d'un gentleman, elle m'adressa subitement la parole en français et ne parla plus que cette langue. Des Français eussent trouvé ces façons choquantes; ses compatriotes n'avaient pas l'air de s'en apercevoir. quinze jours plus tard, après nous être dispersés un peu dans toutes les directions, nous nous retrouvâmes presque tous au mont Cenis, dont le tunnel n'était pas encore achevé. C'était alors un curieux spectacle que celui du

transvasement d'un train dans une vingtaine de diligences, qui s'élançaient toutes à la file indienne à l'escalade de la fameuse montagne et descendaient ensuite à fond de train les lacets du versant opposé. Le consul anglais occupait le coupé d'une de ces diligences avec deux autres de ses compatriotes, et la duchesse, qui ramenait de Venise son mari et sa fille, avait les trois places de l'impériale. Mais ce n'était pas une petite affaire que d'y hisser ces deux dames ; il fallut apporter une échelle.

« Sacrebleu ! dis-je au consul, qui les regardait faire sans s'émouvoir, il me semble que cela ne vous gênerait pas beaucoup d'épargner à ces dames cette ridicule escalade et d'offrir votre coupé à la duchesse de R... ? »

— Mon bon monsieur, me répondit-il d'un ton sec, sachez bien une fois pour toutes que je n'ai pas le droit d'être poli avec la duchesse de R... »

Sur ce, il monta dans son coupé et laissa ces dames se tirer d'affaire comme elles pourraient.

J'avais déjà assez fréquenté les Anglais pour ne pas trop m'étonner de ce trait de mœurs qui marque si bien la rigueur de la hiérarchie britannique, et je m'y étais du reste soigneusement conformé moi-même en attendant que la noble étrangère voulût bien me marquer qu'elle m'avait reconnu en me saluant la première. Aussi se montra-t-elle aussi aimable que quinze jours auparavant, tandis que ceux qui ont profité du laisser-aller d'un voyage en mer pour se glisser dans l'intimité d'une Anglaise de haute lignée sont tout étonnés du sans- façon avec lequel ils sont éconduits, si, rencontrant plus tard la même personne, ils entendent se prévaloir de ces relations fortuites qui ne dispensent jamais d'une présentation en règle. Une grande dame française, n'étant pas protégée en voyage par cette inflexible discipline sociale qui, entre gens de castes différentes, n'autorise même pas un service, à moins qu'il ne soit demandé, se trouve forcée de se renfermer dans une raideur vis-à-vis de tout inconnu, à laquelle je préfère de beaucoup l'éphémère, mais cordiale familiarité d'une grande dame anglaise.

Cette digression n'était pas étrangère à mon sujet ; mais elle m'oblige à revenir en arrière. Je quittai le Lloyd à Ancône pour visiter deux villes qui me tenaient fort au cœur : l'une, Ravenne, parce que je voulais y voir les fameuses mosaïques représentant la cour de Justinien ; et l'autre, Turin, parce qu'elle renferme la table de « Bembo », dite jadis « Isiaque ».

Malgré son arc de triomphe, Ancône surgit d'une sablonnière plantée de maigres oliviers, qui est bien le pays le plus maussade que l'on puisse voir, surtout quand on vient de quitter la luxuriante végétation de Corfou. Je ne pris que le temps de monter en wagon et de mettre le cap sur Ravenne. On sait que cette ville est située dans un marais et que l'ensablement de la côte l'a éloignée de la mer d'une dizaine de kilomètres ; elle est donc complètement déchuë de son ancienne splendeur maritime et passablement fiévreuse. Mais elle contient encore le tombeau de Théodoric, celui du Dante et deux églises très anciennes : l'une en forme de basilique, et l'autre de rotonde. C'est cette dernière dont l'abside est ornée de deux mosaïques tout à fait uniques comme ancienneté et importance historique ; l'une représente l'empereur Justinien avec sa suite et l'autre l'impératrice Théodora, accompagnée des principales dames de sa cour.

Assurément ces portraits ont été dessinés d'après nature, car ils portent au plus haut point le cachet de réalisme si à la mode aujourd'hui, qui apparaît toujours dans les époques de décadence. L'artiste n'a nullement cherché à idéaliser ses personnages ; ils ne lui en auraient su aucune espèce de gré. Constantinople était, comme aujourd'hui, un repaire d'aventuriers venus de tous les points de l'horizon et se renouvelant sans cesse, de sorte qu'il ne s'y créa jamais de traditions aristocratiques héréditaires, sans lesquelles il n'y a pas de grand art possible. Un artiste a toujours le public pour collaborateur, puisqu'il l'a pour juge. Si ce public n'est pas à la hauteur de sa mission et qu'il n'accorde ses faveurs qu'à la médiocrité, les grands talents restent nécessairement sous le boisseau. C'est ce qui arriva à Byzance. Il était rare qu'un

empereur ou une impératrice y fût né dans la pourpre, et tel n'était le cas ni de Justinien ni de l'impératrice Théodora. L'empereur a tout l'air d'un cuistre, et l'impératrice d'une boulevardière sur le retour; on sait que Théodora avait été actrice, et quelle actrice! Dans la mosaïque de Ravenne, elle rappelle ces aventurières britanniques remplaçant par une morgue glaciale ce qui leur manque du côté de l'éducation. Mais, en revanche, son costume est éblouissant de richesse, et elle est accompagnée d'un escadron de demoiselles fort jolies, qui devait ressembler à celui des filles d'honneur de Catherine de Médicis.

L'empereur est vêtu de pourpre des pieds à la tête, et comme les couleurs sont aussi fraîches que le premier jour, cette mosaïque permet de trancher un point fort controversé en archéologie. Quelle était la véritable nuance de la pourpre? Les gardes de l'empereur ont des manteaux de l'écarlate le plus éblouissant, tandis que la nuance des vêtements impériaux ne peut se comparer qu'au violet foncé adopté par nos évêques catholiques. Ce sont donc eux qui portent la pourpre, tandis que la prétendue pourpre des cardinaux n'est que de l'écarlate. Comment cette substitution s'est-elle opérée? Je l'ignore. Les costumes des mosaïques de Ravenne ont un aspect tout à fait moderne, et ressemblent beaucoup à ceux de notre onzième siècle; mais on les voit déjà poindre sur la colonne Trajane, et les vêtements dont ont été trouvés revêtus les rares cadavres moulés dans les cendres boueuses d'Herculanum et de Pompéi n'ont également rien de commun avec ceux que nous ont transmis les statuaires grecque et romaine. Elles avaient adopté la nudité des Thermes et de la Palestre, tandis qu'à Pompéi et à Herculanum les deux sexes portaient également des « inexpressibles », ni plus ni moins que les Orientaux modernes. L'art byzantin a substitué les costumes réels à la convention de l'art grec, et, de même qu'il ne faudrait pas juger des modes du temps de Louis XIV par sa statue en Hercule qui figure sur la porte Saint-Martin, il ne faut pas supposer non plus qu'Alexandre le Grand se contentât, dans la vie ordinaire, du

bouclier et de l'épée qui composent tout l'uniforme du héros combattant.

La rotonde qui contient ces admirables mosaïques est elle-même très remarquable comme spécimen d'architecture byzantine, c'est-à-dire d'un art aussi pratique que ses mosaïques sont réalistes. Elle était déshonorée, quand je la vis, d'une guirlande circulaire d'Amours et de fleurs du siècle dernier, qui était bien le comble du burlesque et donnait toute la mesure de la décadence italienne. Il me semble avoir lu quelque part qu'on a fait disparaître cet absurde décor.

Les tombeaux de Théodoric et du Dante ne sont réellement intéressants que par les souvenirs qu'ils évoquent. Telle qu'elle est, Ravenne est une ville italienne fort aimable et fort bien habitée. En ce temps-là le tragédien Rossi y jouait *Kean* d'une façon tout à fait remarquable, et je n'ai pas d'autre incident à noter que d'avoir payé mon hôtel 2 francs de plus par jour pour avoir montré mon passeport français. Un Italien m'en fit apercevoir et me dit que, parlant assez mal l'italien pour être pris pour un Piémontais, je ne devais jamais laisser reconnaître ma nationalité, qui me serait toujours comptée sur la carte. Depuis, un « locandier » n'a jamais pu obtenir de moi une syllabe de ma langue natale, ni la vue de mes papiers.

Je profitai de ce qu'il n'y avait pas de chemin de fer entre Ravenne et Faenza, où je devais prendre le train de Milan, pour faire une excursion en « calessino » dans la belle plaine de l'Emilie. Mon calessino n'était ni plus ni moins qu'une carriole à deux places, conduite par un rustique automédon qui ne savait pas d'autre langue que la sienne. Ce bonhomme me racontait des histoires de brigands qui me semblaient d'abord absolument invraisemblables, car je me demandais où ils pouvaient se cacher dans une plaine qui, vue du chemin de fer, m'avait semblé unie comme celle de Saint-Denis. Mais, quand je m'y engageai en simple carriole, je vis au contraire qu'aucun théâtre n'était mieux machiné pour ce genre de drame. On se croirait, au premier abord, dans le bocage vendéen : ce sont les mêmes échaliers, hauts d'au moins

3 mètres, qui encaissent la route dans un véritable fossé de sombre verdure ; mais là où cesse la ressemblance, c'est dans la façon de cultiver la vigne. Au lieu des arbres fruitiers du Bocage, des mûriers se dressent du milieu des échaliers, et leurs troncs sont reliés par des festons de vigne qui donnent au paysage un cachet tout particulier. Cette plaine est donc divisée comme un damier, en rectangles d'une régularité parfaite, entourés de haies formidables, derrière lesquelles peuvent impunément s'abriter les malfaiteurs. Quant à ce genre de culture, il fournit à une population très dense le maïs pour les hommes et les bêtes, le fourrage artificiel pour les bœufs, la vigne pour les chrétiens et le feuillage du mûrier pour les vers à soie. Je n'ai jamais vu de pays plus complètement ni plus soigneusement cultivé. Les paysans et les paysannes que nous rencontrions étaient dépourvus de tout caractère rustique, et portaient les modes des villes, qui sont celles de partout. Tout ce qui restait de pittoresque s'était réfugié dans les attelages de bœufs à pelage clair et à longues cornes, traînant d'immenses chariots à quatre roues dont les ridelles massives étaient peintes de tous les saints du calendrier. Mon « vetturino », malgré ses histoires à faire peur, me déposa sain et sauf à Faenza dans une petite auberge où l'on me servit le menu suivant :

Filet de bœuf à l'anglaise — asperges au parmesan — zambaglione — fromage caccia-cavallo — un saladier de fraises — cerises et vin excellent à discrétion.

Au quart d'heure de Rabelais j'eus quelque inquiétude, bien que j'eusse eu la précaution de parler mon meilleur italien. Je jetai un Victor-Emmanuel à la locandière, et elle me rendit 3 lire 50. Ce balthazar coûtait ni plus ni moins que 30 sous de notre belle France ; décidément ma provenance n'avait pas été reconnue.

Hélas ! ce plantureux repas fut plus lourd à mon estomac qu'à ma bourse. Je l'avais expédié avec un appétit exemplaire ; mais cette coquine de plaine de Ravenne est fiévreuse, quoique admirablement cultivée, et sa surnoise humidité réveilla une vieille amie que je croyais avoir laissée à Chypre.

Arrivé à Milan, j'eus un bel et bon accès de fièvre tierce qui me mit de fort vilaine humeur le lendemain pour visiter le fameux dôme, et cette humeur fut redoublée par le méchant déjeuner que je fis dans un café de la place sur laquelle il se dresse. On n'y parlait que le français : force me fut donc de ne pas écorcher la langue du Dante ; mais c'est moi qui fus écorché, et, en matière d'écorcherie, j'ai toujours préféré l'actif au passif. Milan est tout ce qu'on voudra, excepté une ville italienne ; je n'y fis aucune découverte qui pût m'intéresser, et je la quittai sans regret pour Turin, qui par elle-même ne m'intéressait pas davantage, car je l'avais déjà visitée deux ans auparavant et je lui avais trouvé un faux air de ressemblance avec ma noble patrie, celle du pape Gerbert.

Il faut être juste cependant, même envers Turin ; on y mange bien et pas cher, et on y boit du vermouth qui vient de Bordeaux, ce qui prouve que nul n'est prophète dans son pays, même le vermouth. Tout est à Turin de cet atroce style corinthien que l'on nomme « jésuite », sauf les tours gothiques et crénelées de la vieille demeure des ducs de Savoie, qui font plaisir à voir au milieu de cette débauche de pleins-cintres. Sa seule attraction était pour moi sa riche collection égyptienne, contenant, outre la fameuse table de Bembo qui était le but de mon voyage, un magnifique bronze de la plus belle époque grecque et de la plus belle conservation, représentant une Pallas brandissant sa lance.

Toutes ces richesses sont enfermées dans des salles d'une architecture massive et disgracieuse, qui n'a rien à voir avec l'élégance et l'opulence de celles du Louvre, ni du palais Pitti ou de la galerie des Offices à Florence. Il n'y a qu'à Naples qu'on retrouve la même nudité et la même pauvreté. Aussi le contenant ne vous y distrait-il pas du contenu.

Les Anglaises y sont particulièrement attirées par le spectacle de nombre de momies démaillotées des deux sexes ; mais, hélas ! l'embaumement ne conservait pas la beauté, et je ne me rappelle rien de plus hideux qu'une momie de jeune femme, à chevelure rousse très abondante, dont les bandages n'avaient pu comprimer l'effroyable rictus, montrant vingt-


huit dents parfaitement blanches. En la considérant plus attentivement, on s'apercevait qu'elle avait des pieds et des mains d'une extrême délicatesse, qui avaient conservé leurs ongles teints en orange avec du chennah. Mais les ongles, les dents et les cheveux, c'était tout ; le reste n'était plus qu'un squelette mal nettoyé. Fallait-il donc se donner tant de peine pour enlaidir encore la mort et disputer à la dissolution une horrible caricature de la vie ? L'âme qui devait rentrer dans ce pauvre corps aurait-elle voulu le reconnaître ? J'en doute. Aussi ne suis-je pas partisan des embaumements, bien qu'ils réussissent quelquefois à conserver quelque chose des traits du visage. Le Musée de Turin contient même, sous ce rapport, une tête nubienne qui est un chef-d'œuvre dans son genre ; mais il n'y a pas d'exemple de corps qui ne soit horriblement déformé par la dessiccation inséparable du procédé égyptien. On ne peut arriver à un résultat supportable que par la pétrification immédiate qui ne laisse pas à la nature le temps de dessécher les fibres, et les fameux embaumeurs égyptiens n'avaient aucune idée de ce procédé, ils ne faisaient que d'abominable charcuterie fumée. Reste à savoir si les préparations modernes peuvent braver les siècles et transmettre à ceux qui videront les sépultures de nos « illustres » dans une couple de mille années une idée moins repoussante de ce qu'ils furent que les pauvres momies qu'on expulse actuellement en Egypte de leurs concessions à perpétuité. Il est à remarquer, du reste, que ces profanations sépulcrales ne nous ont rendu jusqu'ici que d'assez obscurs personnages et qu'aucune momie de roi ou de reine tant soit peu célèbre n'est parvenue jusqu'à nous. Les richesses enfermées dans leurs tombeaux les avaient désignés à la cupidité des générations contemporaines, qui ne leur ont pas même laissé le temps de pourrir. Où est la fameuse momie d'Alexandre conservée, à Alexandrie, dans un sarcophage de cristal rempli d'huile comme un vulgaire bocal de thon ? Où sont les dépouilles de nos rois expulsés par la Révolution des caveaux de Saint-Denis ?

Mais je ne suis pas un égyptologue, et si j'avais fait un

grand détour pour voir de mes propres yeux la table de Bembo, c'était parce qu'elle n'est pas égyptienne. Singulière destinée que celle de ce monument, qui fit jadis tant parler de lui et dont on ne s'occupe plus aujourd'hui. Après le sac de Rome par le connétable de Bourbon, un serrurier la vendit au cardinal Bembo et elle passa, après la mort de son fils Torquato, au duc de Mantoue, qui la plaça dans sa galerie de tableaux. Elle y était lorsque cette ville fut saccagée par les Impériaux en 1630. Mais, après le sac, on ne la retrouva plus, quelque diligence que l'on pût faire pour la ravoir, et un beau jour elle reparut dans le trésor des archives de Turin, sans qu'on sût comment elle y était arrivée.

Ses dimensions sont d'environ 1^m,10 de longueur sur une largeur de 80 centimètres, et elle est environnée d'une bordure revêtue d'hiéroglyphes et de figures gravées dans le bronze, comme le reste de la table elle-même. Elle se divise en cinq tableaux, enfermés dans une autre bordure composée de fleurs, de masques du dieu Bès et de bustes d'Athor, d'un style absolument grec. Sa matière est un cuivre rouge, devenu brun avec le temps, les figures sont gravées très légèrement au trait, comme sur les miroirs étrusques, et ce trait est rempli d'un vernis noir qui les détache du fond. Parfois, ce vernis noir est remplacé par des incrustations d'argent semblables aux « niellures » de la Renaissance. C'est donc, dans son ensemble, un monument d'une grande richesse et d'une merveilleuse exécution. Mais, en même temps, c'est une preuve qu'il ne peut pas remonter à une haute antiquité et qu'il doit être du commencement de l'ère chrétienne.

Avant les découvertes de Champollion, on s'imaginait que la table de Bembo renfermait l'explication des mystères d'Isis, à cause de la figure principale, qu'on prenait pour celle de cette divinité, et on lui avait donné, en conséquence, le nom de table « Isiaque ». Mais lorsque, après avoir déchiffré les hiéroglyphes égyptiens, on voulut procéder à l'examen de ceux de la table de Bembo, l'on s'aperçut que d'abord ils n'étaient qu'un pastiche très inexact de ce genre d'écriture, et qu'en second lieu ils ne donnaient aucun sens en égyptien.

Depuis cette époque, on a trouvé un peu partout, et particulièrement à Palestrine, une foule de ces pastiches égyptiens, joints à des pastiches assyriens qui ont enfanté l'alphabet dit « chypriote ». Les Grecs se sont amusés de tout temps à singer tous les styles avec une égale supériorité. Ces pastiches sont certainement aussi intéressants à déchiffrer que les vrais monuments égyptiens, mais l'archéologie est aussi sujette qu'une jolie femme aux caprices de la mode. Du moment qu'il eut été prouvé que la pauvre table de Bembo n'était pas égyptienne, pas même « isiaque », car la déesse que les archéologues de jadis prenaient pour une Isis était tout au plus une Athor, elle se trouva complètement démodée et personne n'y songea plus, jusqu'au jour où le duc de Luynes réussit à attirer l'attention du monde savant sur le problème du chypriote et découvrit quatre caractères appartenant à cet alphabet mystérieux sur une tablette qui se trouve entre les mains d'un scarabée à figure humaine, au coin de la bordure de la susdite table. Je venais d'échanger à ce sujet une correspondance avec le regrettable duc de Luynes, et c'était pour vérifier « de visu » les quatre lettres en question que j'avais fait le voyage de Turin. En effet, la transcription publiée par le noble et illustre savant n'était pas correcte. Ces quatre lettres ont exactement la forme des quatre caractères grecs VAOE; mais en grec, il est impossible de leur trouver une signification raisonnable, tandis qu'en chypriote ils se lisent  σηκῶ σκιά ρεῖ, « dans cette enceinte l'ombre parle ». A cette époque, le chypriote était encore lettre close pour le monde savant. Je me contentai donc de copier exactement ces quatre caractères et quelques-uns des cartouches d'hiéroglyphes qui me parurent les plus importants pour le futur déchiffrement de ce monument. Mais il m'était impossible de me livrer à cette opération sans attirer l'attention d'un des gardiens du musée, qui, dans l'espérance d'un pourboire, vint me rabâcher toutes les inepties qu'il faisait effrontément avaler aux Anglaises.

Je fis semblant de l'écouter avec attention, tout en croquant sur mon carnet, parce que tant que celui-là pérerait,

il tenait les autres à distance. Mes notes prises, je lui glissai mon tribut dans la main et il s'éloigna.

J'avais refermé mon carnet et je m'apprêtais à sortir, lorsque je fus abordé par un autre gardien, dont l'extérieur me frappa. Il portait exactement le même uniforme que le précédent, mais c'était un tout autre homme, grand, avec de larges épaules, la tête fine comme celle d'un marbre de Michel-Ange, et une barbe châtain clair ruisselante. J'avais souvent rencontré, à Florence, de ces hommes du peuple, ouvriers, ou joueurs d'accordéon ambulants, qui ressemblent véritablement à des princes courant les rues « incognito » pour faire des études de mœurs, et je me dis à moi-même :

« Pour sûr, voilà un Florentin. »

En effet, le majestueux gardien m'interpella avec cet accent guttural qui rappelle tout à fait celui du grec et corrige heureusement, selon moi, l'emphase un peu pâteuse de l'italien. Le proverbe dit : « *Lingua toscana in bocca romana* ». Moi, je préfère la bouche toscane à la bouche romaine.

« *Lei vuol saper huarche hosa di piu su huesta tavolaccia, di cio he li narrava hueste asino (1) ?* »

— Ce ne serait pas de refus, lui répondis-je, car son air m'en imposait, mais pour le moment je vais déjeuner.

— Eh bien, me dit-il à voix basse, trouvez-vous, à minuit, à la porte du musée, et sonnez à la loge du concierge ; c'est moi qui viendrai vous ouvrir, et je vous expliquerai les mystères de la table isiaque, avec bien d'autres.

— Est-ce sérieux ? fis-je en le fixant d'un air de doute.

— Très sérieux, répondit l'imposant gardien, et ne croyez pas que ce soit pour gagner quelques misérables ducats. Je ne suis pas ce que je vous parais être et je ne travaille que pour l'amour de l'art.

— Quelque étrange que soit votre offre, je l'accepte, » dis-je en lui tendant la main.

Il la serra vigoureusement et dans cette étreinte je m'aper-

(1) « Voulez-vous savoir sur cette table quelque chose de plus que ce que vous en dit cet ignorant ? »

çus que la sienne était une véritable main de prince ou de lord anglais, ferme et fine en même temps.

« A propos, lui dis-je, si je ne pouvais pas venir ce soir, veuillez m'excuser d'avance; j'ai eu un accès de fièvre tierce avant-hier, et cela m'étonnerait bien si elle ne me clouait pas ce soir dans mon lit.

— Une fièvre de Chypre, dit-il en souriant, ce ne sera pas un obstacle.

— Comment savez-vous qu'elle est de Chypre et non d'ailleurs ?

— C'est mon affaire, et vous l'apprendrez ce soir; mais prenez cette dose de quinine que je me trouve avoir sur moi et vous êtes sûr de ne pas manquer au rendez-vous. »

Sur ce, il me tendit un petit paquet de papier que j'ouvris immédiatement et qui contenait une poudre blanche et brillante, absolument semblable à du sulfate de quinine. Je repliai soigneusement le paquet, mais lorsque je relevai les yeux le mystérieux gardien avait disparu.

J'entrai dans le premier restaurant que je rencontrai et déjeunai d'assez méchant appétit, car l'influence de la fièvre se faisait déjà sentir. Tout en mangeant du bout des dents, je réfléchissais à cette singulière aventure et je me demandais quel motif avait pu pousser ce gardien tout à fait fantastique à me donner rendez-vous à minuit dans le musée égyptien de Turin. Était-ce une mystification ? Je n'en découvrais pas le but. Si le mystérieux gardien me connaissait, il savait que j'étais léger d'argent et qu'il n'y avait pas de « ricatto » à m'imposer. D'ailleurs, ce genre de spéculation était inconnu à Turin. J'étais trop profondément obscur pour me connaître des ennemis scientifiques, car je n'avais pas encore publié une seule ligne, méchante ou bonne. Cet homme ne pouvait donc pas me vouloir de mal; mais quel intérêt pouvait-il me porter ? « Qui vivra, verra », murmurai-je philosophiquement. Je rentrai chez moi et, dès que je sentis les prodromes de la fièvre, j'avalai la drogue qui m'avait été donnée dans un verre de limonade.

Elle avait la même intolérable amertume que celle du sul-

fate de quinine vulgaire, et lorsque je l'eus prise, je ressentis immédiatement les premiers symptômes de l'accès.

C'est une singulière maladie que la fièvre de Chypre. Chacun a la sienne. Mes accès à moi commençaient par un froid glacial qui me faisait grelotter en plein mois de juillet, comme si Chypre eût été une Sibérie. C'était le prologue. Cet état algide faisait place à une abondante transpiration, accompagnée d'un grincement extraordinaire dans les tempes, qui ressemblait à celui d'un engrenage; le mouvement s'accélérait au point de se transformer en sons musicaux qui finissaient par former des mélodies aussi étranges qu'enivrantes; je me trouvais alors transporté dans le pays des rêves, mais de rêves toujours agréables et tellement lucides, qu'il m'est arrivé d'en écrire quelques-uns au réveil.

« Ma foi, disais-je au docteur italien qui me soignait, c'est une très jolie maladie que la fièvre.

— « E la morte, me répondait-il avec son terrible accent napolitain. Les phthisiques que la fièvre n'abandonne qu'au dernier moment ont aussi ces rêves lucides qui leur font faire toute espèce de châteaux en Espagne; mais le réveil est terrible. Il n'y a pas de convalescence plus atroce que celle de la fièvre. C'est une lassitude sans rêve et sans trêve, qui dure des mois entiers et se termine par une incurable anémie, lorsque le sujet n'est pas de force à tuer le mal radicalement. »

J'ai eu depuis l'occasion de vérifier l'exactitude de ce que me disait le bon docteur Bottalico, et trois fois la fièvre m'a réduit à l'état de fantôme ambulant; mais la victoire m'est restée.

Ce soir-là, les choses se passèrent absolument comme à l'ordinaire. Il y eut d'abord charivari d'engrenages, puis concert céleste, puis rêves étranges. Il était nuit lorsque je me réveillai complètement dégagé. Je fis sonner ma montre, elle marquait onze heures. La drogue avait donc opéré d'une façon particulière, car, suivant mes prévisions, je ne devais être débarrassé qu'à cinq heures du matin; de plus, je ne ressentais point l'effrayante lassitude qui succède à la surexcitation produite par la fièvre. Je m'habillai donc tout frais et dispos, et à minuit sonnant je carillonnais à la porte du musée égyptien.

II

Elle s'ouvrit immédiatement. Le Florentin m'attendait une lanterne sourde à la main, et, sans prononcer une parole, il m'introduisit dans la vaste salle voûtée qui contient la collection égyptienne. Vue à la lumière de la lanterne de mon guide, elle était d'aspect tout à fait fantastique; les momies, debout dans leurs cages de verre, recevaient en plein visage des faisceaux de clarté qui faisaient étinceler leurs dents blanches et découpaient par transparence leurs lamentables et ridicules silhouettes. Nous passâmes à côté de la jeune femme à la chevelure rousse, qui me parut toute changée, et, je dois le dire, à son avantage. Ses mâchoires s'étaient refermées; ses membres avaient repris la fraîcheur et la souplesse qu'ils devaient avoir vingt-cinq siècles auparavant, et il me semblait voir sa poitrine se soulever régulièrement, comme celle de ces figures de cire que l'on montre dans les musées forains d'anatomie. Mais mon guide ne me laissa pas le temps de m'en assurer et me conduisit droit à la table de Bembo, sur laquelle il projeta la lumière de sa lanterne.

« Tu veux savoir ce que signifie cet étrange monument, me dit-il avec une familiarité à laquelle je ne trouvai rien de choquant; examine bien la bordure élégante et de style tout à fait grec qui entoure les cinq tableaux, tu y trouveras écrits en rébus les noms des deux personnages pour lesquels la table a été faite : Antoine et Cléopâtre. « Antonios » signifie en grec « une tresse de fleurs »; c'est celle qui fait la base de cette ornementation. Cette tresse de fleurs est entrecoupée de masques « dentus » ou de mâchoires, qui se disent « khélé », suivis du masque de la déesse Athor (op-athor). Le tout fait « Cléopatora » ou Cléopâtre. A la suite de ces masques, tu vois des espèces de « dés » ou « skira », qu'on portait jadis aux fêtes d' « Athéné », avec des serpents (ophis). « Skirofos » veut dire « un coup de dés », ou « un sort ». Dans le cas présent, il a la signification d' « horoscope », et cette table représente une de celles sur lesquelles les anciens jouaient aux

dés. Il n'y a aucun doute possible sur le nom de ses propriétaires, il est répété à chaque instant sous les formes les plus bizarres et les plus ingénieuses. La prétendue figure d'Isis n'est autre que le portrait de Cléopâtre elle-même dans un « temple fleuri » (Anto-nios). Son nom à elle s'écrit par une chatte enfermée dans une cavité ménagée sous son trône (galé-opé-édra). L'auteur de ce singulier ouvrage se nommait Lycopos et prend le titre d'« enchanteur de la reine ». Il contient l'horoscope d'un enfant que Cléopâtre eut d'Antoine et auquel on promet la gloire militaire de son père. Cette prédiction ne devait pas se réaliser, car l'infortuné bébé fut mis à mort par l'ordre d'Auguste peu après la fin tragique et touchante de ses parents. Ce monument est donc du très petit nombre de ceux qui se trouvent avoir une date certaine ; il est le dernier témoin de l'opulence des Ptolémaïdes, et il fut fabriqué très peu de temps avant la bataille d'Actium, c'est-à-dire trente et un ans avant notre ère. Auguste dut le rapporter avec lui à Rome, ce qui semblerait prouver que ses contemporains en appréciaient l'exécution élégante et la composition ingénieuse ; le fond n'en est pas très intéressant, puisque c'est une suite de lieux communs en l'honneur de la folle reine et de l'heureux général romain ; mais il est difficile de pousser plus loin l'art de transcrire des vers à l'aide de figures...

— Maître, interrompis-je, car cet homme, malgré son vulgaire uniforme de gardien, me semblait véritablement un maître, vous croyez donc que l'art peut être une véritable écriture phonétique, rendant la pensée humaine avec la précision d'une écriture ordinaire ?

— Comment pourrais-tu en douter, lorsque tu vois ce soi-disant prodige répété hebdomadairement dans tous les journaux illustrés de ton pays ? Suppose que ces journaux soient exhumés par les archéologues qui fleuriront dans une vingtaine de siècles, ce serait pour eux autant de tables isiaques, si l'on n'avait pas le soin de donner régulièrement la solution du problème au numéro suivant. Il est donc tout naturel que les artistes de tous les temps et de tous les pays aient recouru

aux mêmes procédés pour se composer des écritures secrètes qui leur permettaient d'avoir leur franc parler à la barbe des profanes. Ces énigmes étaient pour eux indéchiffrables avant que la philologie moderne eût établi les règles certaines à l'aide desquelles on déchiffre toutes les écritures inconnues du moment qu'elles écrivent une langue connue. C'est d'après celles dont s'est servi Champollion pour déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens que je viens de te lire les hiéroglyphes grecs de la table de Bembo. Mais en veux-tu un exemple contemporain ? Dis-moi ce que tu vois au-dessous de cette tête de Napoléon I^{er}, sur cette vulgaire pièce de 5 francs.

— J'y vois un T en coulée.

— Et qui forme un seing en langue héraldique. Seing-coulé-T se lit « sans culotte ». Avec la rouelle mi-ovalée de la pièce, tu as le jugement porté par le graveur sur le personnage qu'il a représenté. « Mieux valait roi, le sans-culotte » ; « le sans-culotte valait mieux que le roi ». Tu vois que l'art



a toujours eu son franc parler sous tous les régimes (1).

— Il me semble comprendre, répondis-je ; mais tout cela me paraît si extraordinaire, que je serais bien aise de savoir si ce n'est pas un accès de la fièvre.

— Ah ! tu crois que tu es sous l'influence de quelque « bacillarius malariae ». Ne t'amuse pas à ces bagatelles. Qu'importe que ce soit la « muse verte » d'Alfred de Musset, ou une mucédinée marécageuse, qui fouille dans ton cerveau

(1) Les survivants des corporations artistiques abolies par la Révolution ont criblé Napoléon I^{er} d'épigrammes de ce genre. On peut voir sur les quais une caricature qui le représente estropié du bras et de la jambe gauches, ce qui veut dire ; « Traître au pays ». Il tient un « velin » (papier) du poing droit ; à côté de lui est un « noble » son chapeau sous le bras gauche, tirant une « vieille », ayant aussi dans la « main droite » un « velin ». Le tout, enfermé dans un « cartel », donne les vers suivants :

Car tels tyran ramener veulent,
Vils nobles, traite que roi veuille,
Poussent traître au pays général.

Ce dessin mystérieux fait allusion aux fameuses négociations entamées entre le premier consul et Louis XVIII.

des replis inconnus aux autres mortels et te fasse trouver ou retrouver du nouveau !

— Je ne dis point non ; mais, pour mon édification personnelle, vous devriez bien me rendre le petit service de me pincer.

— Va te faire pincer par cette momie à la rousse chevelure qui dort depuis vingt-cinq siècles ; ce sera bien plus concluant.

— Vous voulez rire.

— Essaye toujours. »

Je m'approchai de la momie, croyant à une mystification ; mais à peine fus-je à sa portée, qu'elle étendit vivement le bras et que sa main serra vigoureusement la mienne. Du reste, ce contact ne me fut nullement désagréable ; cette main était souple et moite comme celle d'une jeune fille qui dort, et le Florentin ayant projeté sur elle la lumière de sa lanterne, je vis que je ne m'étais pas trompé. L'horrible momie au terrible rictus avait été rajeunie miraculeusement, à moins qu'elle n'eût été remplacée par quelque complaisante commère.

« Tu crois que c'est une mystification ? me dit le Florentin, qui avait l'air de lire dans mon crâne comme dans un livre ouvert ; appelle-la, qu'elle s'éveille.

— De quel nom ?

— Thestylis. »

A peine ce mot magique fut-il prononcé, que la jeune fille s'éveilla, se dressa sur son séant et rougit de se trouver si peu vêtue devant deux étrangers.

« Laissons-la s'habiller », me dit le Florentin en me ramenant à la table de Bembo.

A peine y étions-nous arrivés, que nous fûmes rejoints par Thestylis, vêtue d'une riche stole couleur safran, et portant à la main une splendide cruche attique couverte des plus élégantes peintures.

« Salue la déesse de la fantaisie, me dit mon guide mystérieux. Maintenant, tu vas voir que ce n'est pas une vulgaire commère. »

Il toucha la jeune fille du bout du doigt, et aussitôt je vis reparaître le rictus qui m'avait si fort effrayé; ce rictus s'élargit démesurément; le corps se gonfla, se gonfla, jusqu'à ce qu'au lieu d'une jeune fille, je ne vis plus devant moi qu'un crapaud colossal, à la gueule béante. Le Florentin prit son élan comme s'il eût voulu sauter au tremplin; il s'y engouffra avec sa lanterne.

Je me demandai ce qui allait advenir de ma pauvre personnalité et si elle n'avait été conviée à cette séance nocturne que pour servir de réveillon à un crapaud; mais au même instant le personnage qu'il avait avalé rebondit du fond de ses entrailles ni plus ni moins que M^{lle} Azella de son canon krupp. Il avait eu cependant le temps d'échanger son vulgaire costume de gardien des musées royaux italiens contre une longue robe de philosophe grec, et sa lanterne contre un flambeau d'or richement ciselé, dont la lumière éclaira immédiatement la salle « à giorno ». Aussitôt qu'il eut touché terre, la charmante Thestylis reprit sa forme de nymphe, sans qu'il restât aucune trace du singulier tour de force que cette délicate personne venait d'exécuter.

« Me reconnais-tu ? dit le Florentin.

— Je crois avoir vu votre buste en marbre, répondis-je, sans me trouver autrement surpris de tout ce que je venais de voir. Si je ne me trompe, vous devez être Platon.

— A la bonne heure ! fit le mystérieux guide en posant son flambeau sur l'horoscope de Cléopâtre.

— Mais, ajoutai-je, quelle nécessité vous forçait à piquer un plongeon dans l'estomac de cette pauvre demoiselle après l'avoir au préalable transformée en crapaud ?

— Bah ! répondit Platon, tu as vu cette scène représentée dans Caylus; le crapaud, en grec « Phryné », est l'hiéroglyphe de l'imagination, « phroné », et le flambeau dans la main, « kerdalos », est l'hiéroglyphe de la raison. Tu viens donc d'assister à l'immaculée conception de la raison par l'imagination, telle que la comprenaient tes ancêtres gaulois, aussi bien que les Grecs de la Phrygie et de l'Hellade. Cette demoiselle a fourni le blason des « Francs », qui était d'abord le

crapaud, transformé depuis en fleur de lis. La déesse « Feronia », ton antique patronne, figure sous la même forme sur les monnaies romaines, et tu peux la voir six fois reproduite sur la table de Bembo que voici. Chez les Kimris, son nom était « Koridwen », et chez les Phrygiens, « Sangaria ». Ce dernier nom signifie « la sottise qui parle », et l'autre, « la paysanne ». Vous la nommez aujourd'hui « la folle du logis ». Tout cela représente également « l'instinct aveugle et déréglé », ou l'imagination populaire, qui donne cependant naissance à l'expérience et à la raison des classes supérieures, dont je suis le représentant. Salue donc dans cette demoiselle au complaisant estomac, la patronne de la démocratie. »

Je m'inclinai respectueusement devant la jeune déesse, et je m'aperçus que sa tête était surmontée d'un joli petit bonnet phrygien du plus bel écarlate.

« La petite a la tête près du bonnet, continua mon guide, et ce bonnet, nous autres Grecs, nous le nommions « melita », ce qui signifie aussi « inquiétude ». Cette petite personne ne peut jamais se tenir tranquille ni dire une parole raisonnable ; il faut toujours qu'elle chante, danse ou se batte, jusqu'à ce qu'on lui mette la camisole de force. Voici maintenant comment ce bonnet est devenu le signe de l'affranchissement : le nom de « phrygien » veut dire dans toutes langues anciennes une « brosse », en vieux français « vergette ». On se servait dans les étuves antiques, comme dans celles des Russes modernes, d'un paquet de verges de myrte, de laurier ou de bouleau pour étriller les baigneurs, de sorte qu'elles étaient devenues l'hiéroglyphe de la purification. Quand on voulait affranchir un esclave, on le frappait donc d'un coup de housine, ce qui indiquait qu'il était purifié et admis dans les rangs des hommes « libres », ou « purs ». Cette housine lui était remise surmontée d'un bonnet phrygien qui voulait dire : « veille sur ta liberté ». Le grec « éleuthéros » et le latin « liberatus » signifient également « dépouillé de son écorce » (« liber » et « lépos »), en français « écorché » et « écorcé ». C'est l'état où l'on se trouve au sortir d'une étuve antique ou d'un bain turc moderne, et toutes les initiations commen-

çaient par un bain, qui s'est religieusement conservé dans le cérémonial de réception des chevaliers et des francs-maçons, comme le symbole de l'affranchissement. Nous représentions donc toujours cette jeune personne que je viens de ressusciter sous les traits d'une servante d'étuves et avec la légèreté de tenue qui les distingue. Tu as son portrait dans la Vénus dite « de Médicis », avec l'expression de la sottise. Son nom se trouve écrit par un Amour sur un dauphin, tenant un fouet à la main. La main et le fouet (« mermeragné ») sont l'hieroglyphe de l'ignorance inquiète, et un Amour sur un dauphin est celui du débordement, dans tous les sens que comporte cette expression. Je t'ai convoqué ce soir à la résurrection de l'ignorance inquiète qui va déborder sur le monde.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Mon Dieu ! faut-il te rappeler les fameux vers de Barbier :

C'est que la Liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain.

Cette petite coquine que tu as devant toi est restée l'idole des classes populaires. De temps en temps, il faut qu'on la leur montre, pour leur faire prendre patience. Chez les anciens, le règne de cette folle créature revenait régulièrement tous les ans et durait depuis la Noël jusqu'au mois de mars. C'était le onzième et dernier mois du calendrier romain et gaulois, dont le souvenir est resté dans votre carnaval. Pendant cette période, qu'on nommait « les saturnales », les rôles changeaient et les esclaves se faisaient servir par les maîtres ; on choisissait même une esclave qui devait représenter au naturel la déesse Feronia (1). Elle devenait reine absolue pendant toute la durée des saturnales ; mais à l'équinoxe on la pendait, et les esclaves, las de toute espèce de folies, devaient rentrer dans l'ordre jusqu'au mois de décembre suivant. Il n'y a pas si longtemps qu'à Rome, dans les interrègnes pontificaux, les choses se passaient à peu près de la même façon. On a pu supprimer le sacrifice de Feronia, mais on n'a pas changé la nature hu-

(1) Ce souvenir s'est conservé dans les Rois de l'Épiphanie.

maine, et si tu étudies l'histoire contemporaine de ton propre pays, tu verras qu'il lui faut une saturnale complète tous les dix-huit ou vingt ans. La dernière date de 1848; vers 1868 ou 69, tu en auras une autre qui tiendra le peuple français en haleine jusqu'en 1889, centenaire de la grande saturnale des temps modernes, et je te prie de croire qu'elle sera dignement fêtée. En ce moment, je suis chargé de préparer celle de 69.

— Comment! vous, maître! m'écriai-je.

— Oui, moi Platon. Ignorez-tu que jadis j'ai écrit sur la république?

— Est-ce donc votre république qui va arriver?

— La mienne? Non : elle ne serait pas assez folle. Mais toi, qui m'as lu, tu sais que ma doctrine est celle de l'éternité de l'être et de sa promotion à des fonctions supérieures dans une autre vie, lorsque, par sa vie sur la terre, il a mérité de monter en grade. C'est l'honneur qui m'est échu, et dans votre système solaire je suis actuellement chargé du portefeuille des affaires sublunaires.

— Ah çà! est-ce que vous êtes assis à la droite du Père éternel?

— Tu sais bien qu'il réside par-delà tous les cieux. Je suis simplement assis à la droite de son satrape, dans l'infime province de votre monde solaire, et c'est moi qui dirige vos destinées.

— Nous ne sommes donc pas libres?

— Personne n'est souverainement libre, excepté Dieu. Je le suis plus que vous; vous l'êtes plus qu'une huître emprisonnée dans sa coquille. Vous avez donc une certaine dose de liberté que nous ne gênons point; mais, quand vous vous écarterez outre mesure du grand sentier qui vous a été tracé par la Providence, notre tâche est de faire naître certaines causes occasionnelles qui n'entrent pas dans le calcul des prévisions humaines. Généralement votre monde va, par oscillations d'une remarquable régularité, de l'autorité à la liberté, pour retourner de la liberté à l'autorité. Jamais ni l'une ni l'autre ne savent garder une juste mesure. L'une dégénère toujours en compression et l'autre en licence. Lis les journaux de ton pays; tu

y verras, même dans ceux qui sont le plus dévoués au régime établi par le 2 décembre, qu'on y a de l'autorité par-dessus la tête; on est unanime à réclamer les libertés nécessaires. Et voilà la déesse des libertés nécessaires. »

Platon fut interrompu, en ce moment, par un épouvantable fracas de vitres brisées. C'était Thestylis qui agaçait toutes les momies, leur tirait le nez ou les poils de la barbe, et récoltait d'amples bordées d'injures de celles qui étaient emmaillottées; mais, ayant voulu faire la nique à un ex-capitaine du grand Ramsès, qui occupait une des cages vitrées, celui-ci, qui avait la liberté de ses membres, lui avait allongé un coup de pied à travers son vitrage et l'avait mis en pièces.

« Doucement, mon brave Chéti, lui dit Platon. Quand le moment sera venu de mener pendre cette coquine, je te promets que tu seras chargé de la conduire à la potence; mais, en attendant, respecte le mobilier de S. M. le roi d'Italie. Et toi, indisciplinable bohème, reviens ici, ou je te bande les yeux.

— Maître, répondit la fille au bonnet rouge, vous savez bien que, quand je suis aveugle, je n'en suis que plus folle.

— Qui t'a permis de dire un mot raisonnable? » répliqua Platon d'un ton bourru.

Thestylis se tut; mais, mettant ses poings sur les hanches et sa cruche en équilibre sur sa tête, elle vint à nous en dansant un pas de gigue qui était bien tout ce qu'on pouvait voir de plus fantasque et de plus gracieux, et elle le termina par le geste bien connu du gavroche.

« Est-elle godaine! s'écria Platon en riant. Elle a beau être folle à lier, on ne peut pas s'empêcher de l'aimer. Mais passons aux choses sérieuses. »

Il toucha la jeune fille du doigt, et l'effroyable rictus se montra de nouveau dans toute sa hideur; il s'élargit, s'élargit jusqu'à ce qu'il eût atteint les proportions de la gueule d'un four, en même temps que le corps s'enflait et s'allongeait sur le pavé en une masse noire et presque informe. Thestylis venait de se métamorphoser en cétaqué.

« Bon! fit le magicien; maintenant que te voilà poisson hors de l'eau, je suis sûr que tu te tiendras tranquille.

— Encore un rébus sans doute ! m'écriai-je.

— Naturellement ; elle se serait métamorphosée en tonneau ou en cruche, que ce serait toujours la même chose, c'est-à-dire autant d'hieroglyphes de l'inquiétude. Mais attention ! car nous allons changer de langue et continuer dans la tienne. Voici ce dont il s'agit. Tu sais que, de mon temps, nous avons deux religions : l'une pour les gens d'esprit et l'autre pour les imbéciles. Il n'était pas permis de divulguer la première sans s'exposer à boire la ciguë, comme mon maître Socrate. Je continuai cependant l'œuvre qu'il avait commencée, mais en enveloppant mes révélations dans une foule d'allégories qu'il faut interpréter comme les songes de votre illustre Rabelais, ou cette table dont je viens de te révéler le véritable sens. Je ne craindrai point de t'avouer que ma doctrine péchait par la morale ; car elle n'était autre que celle du bouddhisme, qui fait passer l'être par une série d'existences préparatoires, pour se réunir à la perfection absolue dont il a été détaché. Cette doctrine peut suffire aux aristocraties, mais elle est dépourvue de sanction assez immédiate pour tenir en bride les foules, auxquelles il faut une solution plus simple, celle d'un paradis et d'un enfer au bout de la présente existence. Aussi, dès que cette religion, qui s'était ébauchée dans la Perse, fut prêchée aux esclaves, elle détrôna immédiatement les douze signes du zodiaque qu'on leur avait donnés à adorer comme autant de personnifications de tous les vices. Ce fut en vain que des hommes de premier ordre, comme Julien l'Apostat, essayèrent d'endiguer le torrent en exposant les doctrines secrètes de l'aristocratie et en tentant de démontrer qu'elles étaient plus élevées et plus philosophiques que la nouvelle. D'abord, Julien se trompait. La meilleure des religions n'est pas celle qui se conforme le plus exactement aux lois de la métaphysique, mais celle qui résout le plus pratiquement le rude problème de faire patienter le pauvre et d'humaniser le riche. Ce problème, aucune religion ne l'a mieux résolu jusqu'ici que le christianisme. Aussi, en attendant qu'il fasse le bonheur de ses sectateurs dans l'autre monde, il leur a assuré l'empire de celui-ci.

« Nos douze dieux furent donc jetés sur le pavé, et ils y sont encore ; mais, il y a trois siècles, les découvertes de Copernic ont détruit les bases scientifiques sur lesquelles s'appuyaient les saintes Ecritures et toutes nos vieilles religions. La foi du pauvre a été ébranlée ; il ne se contente plus de l'espoir d'une compensation dans l'autre monde : il réclame sa part dans celui-ci, et exige que l'on procède à une liquidation sociale. Rien ne serait plus juste, si elle devait améliorer le sort du plus grand nombre ; mais elle n'est que folle et criminelle, parce qu'elle ne peut que l'empirer. Toutes les fois qu'on a essayé d'y procéder, le plus grand nombre s'est retrouvé plus misérable qu'avant, parce qu'il n'a fait que déplacer la richesse ou, suivant le mot moderne, l'« exploitation ». Nous sommes à la veille d'une des crises de ce genre, et de la plus formidable qu'ait à traverser ton pays ; mais, à nous autres directeurs supérieurs de vos destinées, il ne nous est pas permis d'enrayer le mouvement et nous avons reçu l'ordre de laisser la saturnale aller jusqu'au bout, afin que l'humanité se lasse pour longtemps de ces utopies et redevienne gouvernable. C'était une trop belle occasion pour nos dieux sans emploi de se tailler de la besogne, chacun suivant ses aptitudes. Je suis chargé de savoir ce qu'ils sont devenus, et je suis ici pour les faire comparaître devant moi, afin de leur faire rendre compte de leur mission. Tu vas donc assister à un curieux spectacle : celui des influences malfaisantes que les aristocraties antiques faisaient jadis adorer au pauvre monde, incarnées dans des puissances contemporaines. Prends donc note de ce que tu vas voir ; mais, lorsque tu le publieras, aie soin de t'envelopper du masque dont je viens t'apprendre à te servir, sans quoi tu te heurterais aux divinités du jour. Suis donc l'exemple de ton maître Rabelais, parle de façon à te faire comprendre des initiés, sans qu'on puisse te convaincre d'avoir dit ce que tu as voulu réellement dire ; tu verras comme c'est amusant.

— J'essayerai, maître, répondis-je respectueusement.

— Maintenant, continua Platon, attention au changement de décor. »

Sur ce, du doigt il toucha la table de Cléopâtre, qui se changea immédiatement en un autel de marbre que l'on voit au Louvre. Cet autel circulaire contient les douze dieux correspondant aux douze signes du zodiaque, commentés par douze hiéroglyphes particuliers. Platon me fit observer que deux de ces dieux manquaient à l'appel : c'étaient Plutus, qui correspond au Sagittaire et préside à la distribution des destinées humaines, et « Cora » ou Proserpine, qui correspond au signe des Poissons. En entendant son nom, le cétaqué, étalé sur le pavé, l'ébranla d'un redoutable coup de queue, et Platon me déclara qu'en ce moment c'était lui qui remplissait l'office de Plutus. Puis il me nomma les autres divinités figurant sur l'autel : c'étaient Héré ou le Verseau, Pallas ou le Bélier, Jupiter ou le Taureau, Vénus ou les Gémeaux, Mars ou le Cancer, Cérès-Déméter ou le Lion, Artémis-Diane ou la Vierge, Thémis ou la Balance, Hermès ou le Scorpion et Poséidon-Neptune ou le Capricorne. A la suite de cette énumération, il traça un grand carré magique sur la muraille, en face de la gueule du cétaqué, et plus loin il rangea en cercle douze sièges sur le dossier desquels étaient peints les douze signes du zodiaque.

« Tu vois, dit-il, ces dispositions ; les divinités qui ont un rôle dans le prochain drame social sauteront dans ce carré, celles qui n'en ont pas s'assoieront immédiatement sur le siège qui leur est destiné ; maintenant, prête-moi ta canne. Je vais d'abord évoquer celles qui n'ont pas trouvé d'emploi, en commençant par Héré. »

Il toucha de la canne la tête qu'il venait de désigner, et celle-ci, se détachant immédiatement, sauta d'un seul bond dans la gueule du cétaqué, d'où elle rebondit aussitôt sous sa forme classique, vêtue d'une robe émaillée des yeux de son oiseau favori. Pallas ne répondit point ; Jupiter non plus. Aphrodite se trouva assise sur son fauteuil, son fils sur ses genoux. Mars ne bougea point. Cérès, Diane et Thémis vinrent prendre leur place. Hermès et Neptune ne se détachèrent point.

« Bon, dit Platon, les dieux qui ont trouvé de l'emploi sont

donc : Hermès, conducteur des pompes funèbres ; Neptune, le dieu des situations troubles ; Pallas, la déesse du bavardage ; Jupiter, le dieu de l'infatuation, et Mars, le dieu de la guerre. En y adjoignant Cora, la déesse des communards, et moi, le dieu de la pensée, qui n'ai pas le droit de me mettre en grève, cela fait en tout sept divinités à l'ouvrage. Voyons comment elles ont compris leur rôle, et de quelle façon elles se sont grimées. Attention ! c'est maintenant le tour du cartel magique que je viens de tracer. »

Sur ce, il toucha de ma canne la tête d'Hermès, qui bondit dans la gueule du cétaqué ; mais il n'en sortit, au lieu d'une créature humaine, qu'une de ces « vouges », ou baquets, dans lesquelles on ramasse la vendange ; elle ne différait des autres qu'en ce qu'elle était munie d'un « anneau », et elle était couverte d'une « poêle » dans laquelle on voyait « frire » un « flageolet ». Le cétaqué rendit encore un « chapeau » de « croque-mort », « noué » d'un « voile » et surmonté de deux « ailes », qui vint se poser sur le tout.

« Comprends-tu ? me dit Platon.

— Il me semble comprendre, répondis-je, que ce chapeau de croque-mort avec des ailes désigne Mercure ou le dieu des pompes funèbres.

— Bien trouvé, me répondit-il ; mais, dans la langue du blason, un chapeau est une « toque » et une paire d'ailes un « vol ». La « vogue » indique que ce dieu était particulièrement révééré dans les « Vosges ». Maintenant, tu as tous les éléments pour déchiffrer le reste. »

Sur ce, il fit un signe au cétaqué, qui cracha sur l'un des sièges, tout à côté de celui de Thémis, un monsieur de noir tout habillé, avec de longs favoris en nageoire et un nez tout à fait semblable à celui d'un gorille.

« Voilà Mercure le Psychopompe, me dit Platon, car il aura charge d'âmes ; mais où les mènera-t-il ? Tu le verras dans dix ans d'ici. Maintenant, au tour de Neptune. »

Il toucha de ma canne la tête du maître de l'Océan, qui exécuta dans la gueule du cétaqué la même culbute que la précédente. Aussitôt je vis se projeter dans le cartel magique

une « proue » antique de navire, décorée d'un « soleil » rayonnant dans un « œil » immense, et sur cette proue une paire de ces inexpressibles que nos ancêtres nommaient des « grèves ». Elles montaient jusqu'au « nez » du personnage, et le nez émergeait de la « ceinture ». On ne voyait pas autre chose de son visage, car il était recouvert d'une « casserole » sur laquelle perchait un « coq ».

« Est-ce que vous avez tiré ce fantoche des *Songes drôlatiques* de Rabelais ? m'écriai-je.

— Non, répondit Platon ; mais il est puisé à la même source, c'est-à-dire dans les entrailles de la déesse de la Fantaisie ici présente. Y comprends-tu quelque chose ?

— Mais il me semble que oui. Neptune est le dieu des grèves, et je suppose que la casserole fait allusion à ses aptitudes gastronomiques, car celui qui avait pour emblème un trident ne pouvait être qu'une fine fourchette.

— Parfait ; mais restons à la surface. Tu vois ce que signifie le nom du signe du Capricorne : « aighikéros » ; c'est lui qui est chargé de guérir le sort et de mettre un frein à la fureur des flots. Malheureusement, bien que très brave homme, il est quelque peu apathique et l'on aura de la peine à en obtenir, au moment voulu, l'indispensable « Quos ego ». Du reste, tu vas le voir en personne. »

En effet, un personnage de haute taille et de mine respectable s'élança de la gueule du cétaqué et vint tomber assis sur le fauteuil portant le signe du Capricorne.

« A toi, Pallas-Athéné ! » s'écria Platon.

Aussitôt dans le cartel magique je vis se dessiner un « rat », surmonté d'une « Pallas » cachée par son vaste « **écu** » ; de sorte qu'on ne voyait qu'un de ses « pieds », du plus bel « azur », et son « chef » surmonté d'un autre « rat ». Sur l'« écu » étaient peints en pointe un « œil louchant à gauche », en chef une « Eve » suivant un « agneau errant » peint « en gueule ».



« Par ma foi ! m'écriai-je, il me semble que celui-là se lit à première vue.

— Je l'ai fait exprès, dit Platon. Lis-le donc tel qu'il doit

être lu, afin qu'il ne soit pas dit que nous manquons de galanterie envers les dames, Tu peux observer que cette discrète déesse correspond sur l'autel au signe du « bélier errant », et qu'en anglais il se dit : « Lamb-errt ».

— Lambert.

— Précisément. L'« Eve » de l'« écu » indique clairement, ce me semble, M^{me} Adam, et le « bélier errant en gueule », que c'est un « bélier errant anglais » (Lambert). Je suppose, maintenant, que tu n'auras pas de peine à déchiffrer le reste.

— Il me semble, répondis-je, qu'on doit lire : « Car telle république illustre, Eve Lambert sera Pallas. »


— Donnez-vous donc la peine d'entrer, madame. »

Aussitôt une fort jolie femme s'élança de la gueule du cétaqué, et vint retomber assise sur le fauteuil au signe du Bélier. Comment était-elle vêtue ? On n'en savait rien, car elle était enveloppée tout entière dans une luxuriante chevelure blonde, serrée à la taille par une élégante ceinture de feuilles de figuier. De dessous cette rutilante parure sortait une magnifique paire de bas de soie « azur », et sa tête était surmontée du casque traditionnel.

« A un autre ! » cria Platon.

Immédiatement la tête de Jupiter vola dans la gueule mystérieuse, et le cartel se remplit d'une composition assez compliquée. Sur une « oie broutant », un « gueux » déguenillé « foudroyait » un « âne galeux ». Au-dessus, une « mouche », un « taureau à deux chefs », dont celui de « gauche » avait le « nez » surmonté d'une « pointe », et un « aigle ».

« Diable ! fis-je cette fois, nous avons l'air de nager en pleine Apocalypse. Cependant, je devine qu'un « âne galeux » est un « Anglais ». Jupiter ne peut être représenté que par une nation qui a pour emblème le « taureau » de John Bull, et l'aigle est l'attribut de Jupiter.

— En conclus-tu que ce puissant seigneur sera un aigle ? 

— Dieu me garde des jugements téméraires !

— Sortez, Jupiter, » cria Platon sans beaucoup de cérémonie.

Aussitôt le fauteuil du Taureau gémit sous le poids d'un

personnage trapu qui ressemblait plutôt à un morse qu'à un taureau.

« Peste ! m'écriai-je, celui-là ne sera pas commode.

— Allons donc ! fit dédaigneusement Platon, il n'est pas capable d'imposer silence à une grenouille. — A Son Excellence le dieu de la guerre ! »

La tête de Mars se détacha immédiatement, et je vis sur le cartel un « fauteuil » présidentiel avec des sonnettes et des dauphins tramés dans l'étoffe. Sur ce fauteuil « s'assit » un monsieur en habit noir qui n'avait d'autre signe particulier que d'être « borgne ». Dès qu'il fut assis, le cétaqué se transforma immédiatement en une jeune « aveugle » déguenillée, coiffée d'un « bonnet phrygien » et marchant à tâtons vers le monsieur assis qui avait l'air de la regarder d'un air de suprême dédain. Le monsieur se leva et alla s'asseoir au signe du Cancer, pendant que la jeune fille se rendait en tâtonnant à celui des Poissons.

« Il ne manque plus que moi pour compléter l'Olympe, » dit Platon ; et il alla occuper le siège du Sagittaire.

Je n'avais aucun titre pour me glisser en si haute compagnie et je me fis un siège de l'autel déserté. Quant à Platon, il prit immédiatement la parole et s'exprima en ces termes :

« Mesdames et messieurs,

« Vous savez pour quel motif je vous ai convoqués. Vous étiez sur le pavé depuis des siècles et j'avais trouvé une superbe occasion de vous trouver des emplois avantageux. J'ai la douleur de constater que sept d'entre vous, y compris ce vaurien d'Eros, persistent à croupir dans la plus déplorable oisiveté. Veuillez donc répondre à tour de rôle aux interrogations que je vais avoir l'honneur de vous adresser et me présenter vos observations ou faire valoir vos excuses. Madame Junon, vous êtes la doyenne de cette olympienne assemblée, la parole vous appartient. »

La déesse ainsi interpellée lança à Platon un regard venimeux, et je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle ressem-

blait, trait pour trait, à cette impératrice Théodora que j'avais vue quelques jours auparavant à Ravenne.

« Vous n'espérez pas, monsieur, répondit-elle d'une voix aigre, que je vais m'encanailler pour vous faire plaisir. Vous savez que mon paon a été admis par l'Eglise comme l'emblème de la résurrection. Que voulez-vous que j'aille faire chez des gens qui n'y croient pas ? »

— Je ne conteste point, dit Platon, l'orthodoxie de votre oiseau ni celle de vos principes conservateurs ; mais quand vous n'étiez qu'une pauvre fille du peuple, vous étiez la personification de l'Envie, et aujourd'hui que vous êtes riche, vous devriez vous souvenir que votre richesse n'a d'autre base que le travail du pauvre. Traitez-le donc de façon à ce qu'il ne jette pas le manche après la cognée, sans quoi vous seriez ruinée. Vous représentez la classe la plus dangereuse de la société, celle qui tire l'échelle quand elle est montée et ferme toutes les soupapes. — A toi, Thestylis.

— Moi, répliqua la fille au bonnet rouge, je vous avertis que c'est la dernière fois que je veux mener de pauvres diables à Nouméa ou au poteau d'exécution. On dit que je ne suis pas une comtesse du noble faubourg Saint-Germain, et, saperlipopette ! je ne demande qu'à l'être, comtesse, moi ! Voyons, mon petit Platon, quand me feras-tu jouer les rôles à traîne ?

— Attends que tu aies l'âge de Junon, petite masque.

— D'ici là, ne pourrais-tu pas recommander à un écrivain dont le nom en grec signifie « puanteur », d'attendre le dimanche pour me photographier ? Ce jour-là je suis lavée. Croit-il qu'il m'amuse de me montrer crasseuse !

— Mon enfant, tous les goûts sont dans la nature, et si ce genre de littérature te déplaît, il paraît que ça réveille les sens blasés des riches.

— Si tu ne veux rien faire pour moi, au moins rends-moi la vue.

— C'est contraire au règlement, mais je te la rends jusqu'au jour où tu « feras flamber finances ». — Et vous, madame Pallas-Athéné ?

— Moi, je demande une république athénienne.
— C'est tout naturel, vous l'aurez.
— Où les jolies femmes ne vieilliront jamais.
— Le suffrage universel est tout-puissant, je lui renvoie votre demande.

— Et où les revues seront amusantes.
— Vous essayerez. — Permettez que je vous quitte pour le seigneur Jupiter.

— Moi, interrompit le seigneur du Taureau, la France peut compter sur mon inébranlable fermeté.

— Pauvre bonhomme ! murmura Platon, il laissera démolir les « Tuileries », et moi, artiste, je ne le lui pardonnerai jamais. — La parole est à la dame des Gémeaux.

— Que voulez-vous que je fasse chez les adorateurs de toutes les laideurs ? répondit la mère des Grâces.

— L'excuse n'est que trop valable. — Et toi, gentil Eros, pourquoi n'es-tu pas à l'ouvrage ?

— Moi, répondit le vaurien, j'en suis réduit à faire la province et l'étranger, et encore je ne place pas mes articles. Depuis que « Times is money, money is Love ». J'ai essayé d'entrer chez Abdul-Aziz en qualité de caissier, mais les « hanoums » m'ont fouetté. Pourriez-vous me trouver un emploi ?

— Tu es en ce moment le dieu le plus difficile à placer que je connaisse, il faudra que j'écrive au grand prêtre des Mormons. »

Mars n'attendit pas qu'on l'interrogât et s'écria d'une voix de tonnerre :

« Corbleu ! ma vieille branche de Platon, tu as eu là une idée abracadabrante de faire de moi tout ce qu'il y a de plus pékinant parmi les pékins, un avocat.

— Pas si abracadabrante que ça, général du Cancer ; songe donc à ton blason, qui est celui de la reculade. Il n'y aura pas de guerrier plus battu que toi, et puisque tu dois perdre toutes les batailles, il vaut mieux que ce soit sous la toge d'un avocat que sous ta vieille cote de mailles rouillée. Au moins, tu pourras alléguer pour excuse que tu n'étais pas du métier.

— Soit, dit Mars, qui avait l'air d'un joyeux compère ; mais pourrais-tu me dire, toi qui es grand clerc, pourquoi nos aïeux, les Grecs, m'ont donné pour blason le signe du Cancer ?

— L'explication, répliqua celui-ci, s'en trouve sur l'autel que tu viens de quitter. Le signe du Cancer, qui se dit « Khèlè », y est accompagné d'un aigle, « Aités », qui fait « Kheletes », le « rusé » ou le « renard ». Ce qui veut dire que la ruse sert plus en guerre que la violence. Or, tu es un rusé compère, et de défaite en défaite tu tomberas sur un excellent fauteuil. Mais tu aimes trop à reculer, mon vieux camarade, et l'on ne recule jamais que pour mieux sauter. — A vous, mesdames.

— Moi, s'écria Déméter, je préside au mariage et je n'ai rien à faire dans un pays où l'on réclame les unions libres.

— Moi, glapit Diane, je suis la déesse de la chasteté et vous ne me ferez jamais aller là où les coquines ont le pas sur les honnêtes filles.

— Moi, hurla Thémis, vous ne me verrez jamais là où les gendarmes sont exécutés par les malfaiteurs.

— Je prolonge donc votre congé, leur répondit Platon.


— Maître, dit le sire du Scorpion d'une voix pateline, vous m'avez comblé de toute sorte de faveurs, et cependant j'ose en demander une autre.

— Parle, mon ami.

— Tout ce dont je me mêle fait « fiasco ».

— Mais, mon cher Psychopompe, tu as été créé et mis au monde tout exprès pour enterrer les gens et les choses, et on ne fera jamais d'un croque-mort un oiseau d'heureux augure. Que t'importe d'échouer en tout, si tes échecs te rapportent plus que des succès !

— Les copians disent que je suis ennuyeux.

— Il n'y a que ces gens-là qui réussissent. 

— Sarcey m'appelle « Secourt-pion ».

— C'est que tu seras grand maître de l'Université.

— About dit que je n'ai jamais compté que des ossements.

— Cette arithmétique est lucrative.

— Vous ne voulez donc plus rien faire pour moi ?

— Je ne puis te nommer ni pape ni empereur ; mais je te promets un fauteuil à l'Académie. Seulement, finissons-en, le jour va paraître. Seigneur Neptune, c'est vous qui avez la haute mission de guérir le destin ; m'est-il permis de vous demander ce que vous comptez faire ?

— Demandez-le plutôt à Jupiter, répondit froidement le sire du Capricorne.

— Le sieur du Taureau donnera sa démission et vous laissera dans le pétrin, répliqua Platon.

— En ce cas, je ne me laisserai guider que par mon devoir.

— Nobles paroles ! Tâchez seulement que votre montre ne retarde point. Personne n'a-t-il plus rien à ajouter ? La séance est levée. »

Immédiatement je vis les corps des treize dieux olympiens rentrer dans leur crâne, comme les tubes d'une lorgnette, et ces crânes sautèrent l'un après l'autre sur l'autel où je me tenais assis. Il ne restait plus sur le pavé que celui de Plutus, dont j'occupais la place.

« Laisse-moi monter et mets-toi au centre ! me cria-t-il. Je vais tous vous renvoyer chez vous par le train rapide. »

A peine eus-je obéi, que la tête de Plutus reprit sa place.

« Bon matin, fit-elle, et au revoir ! »

Ces mots furent le signal d'une épouvantable explosion. Je me sentis projeté à travers les voûtes du palais, et après m'être élevé à une hauteur vertigineuse qui me permit de contempler le panorama de l'Italie tout entière, je retombai comme une bombe dans mon lit, trouant quatre étages de mon « albergo » aussi aisément qu'une écuyère traverse ses cercles de papier.

Je n'avais aucun mal, et lorsque la stupéfaction causée par ce voyage extraordinaire se fut dissipée, je me trouvai assis, tout habillé, ma canne à la main. Ma montre marquait huit heures du matin. Je sortis, et j'allai au musée m'informer du gardien florentin ; mais personne n'en connaissait qui répondit au signalement que j'en donnai. Étais-je déjà sous l'influence de la fièvre lorsque, dans la visite très réelle que

j'avais faite la veille à la collection égyptienne, j'avais cru y rencontrer ce personnage ? J'entrai. La momie au rictus et la table de Bembo étaient toujours à leur place. Je confirmai cependant l'exactitude des explications de ce monument qui m'avaient été données pendant mon rêve, et quant aux autres personnages qui m'avaient été exhibés, j'ai eu depuis l'occasion de les voir tous défiler sous mes yeux dans la vie réelle. La fièvre est une singulière muse.

G. D'ORCET.